

André Malraux, Ausstellungskatalog Fondation Maeght, Saint-Paul de Vence, 1973, S. 9-11.

En pensant à André Malraux

par André Masson

Voici un grand écrivain pour qui la grandeur n'est pas lettre morte -- ni la grandeur, ni l'action. Le verbe oui, mais compagnon fidèle de l'énergie et de la volonté d'être. L'horreur acceptée (non subie) mais debout, en combattant. C'est qu'il s'agit avant tout de « vaincre le sentiment de dépendance de l'homme », et voici campée à l'instant la figure de l'homme tragique et son « *démon de l'Absolu* ». Comment s'étonner qu'il choisisse entre autres sommets, quand il est question de peinture : Goya (relisons l'admirable *Saturne*) Goya ce gouffre plein d'éclairs, Rouault... et tout ce qui dans cet art éloigné de sa présente agonie est aussi étranger que possible aux charmes de « *l'assouvissement* »?

Ainsi, entreprenant les *Voix du Silence* et ses prolongements dans l'art mondial, ce sera en termes d'épopée qu'il lui conviendra de s'exprimer. Personne comme lui pour nous éclairer sur le destin des œuvres d'art, comment elles firent partie de la vie des hommes, non seulement comme tableau ou sculpture, mais œuvres humaines fondées sur la vérité. Certes, nous sommes loin maintenant de cet impératif et je vais m'abîmer dans la nostalgie si je ne me souviens pas à temps de ce « moi, je suis toujours pour » qu'il me lança un jour où mon humeur capricornienne m'incitait à ne voir partout que forces contraires. Toujours pour ce qui est en faveur de la vie et de ses motivations les plus nobles, bien qu'il n'ignore pas que règne l'ère du nihilisme - ouverte depuis longtemps déjà selon Nietzsche - ouverte sur le noir le plus abyssal, il ne s'inclinera pas. Il n'est pas l'homme qui *subit*. Il a bien dit de notre époque meurtrie « qu'elle ne laissera ni un temple ni un tombeau » qu'importe, il luttera avec l'ange ou avec le démon, il n'admettra pas malgré les exemples les plus hideux, que le monde de l'esprit ne laisse - où que ce soit - quelque étincelle.

#9

Notre première rencontre remonte à l'an 1922 - si je ne m'abuse pas - c'était dans le jardin de notre ami Kahnweiler, à l'époque de « Lunes en papier » et du « Royaume farfelu », et depuis ce temps-là, nous ne devons pas nous perdre de vue malgré le chaos des événements et leurs conséquences éloignantes. Nous étions en même temps sur la terre brûlante d'Espagne (sans cela, comment aurais-je osé illustrer « L'espoir »). Il fait attendre mon retour des États-Unis aux éditeurs, pour l'illustration d'autres ouvrages... Il ne m'oublia jamais quand quelque travail pouvait solliciter notre collaboration. Au moment du plafond de l'Odéon qui fit déferler un torrent d'imprécations aussi bien envers lui qu'envers moi; une certaine fois, un peu alarmé par la virulence d'un article de presse, je lui proposai de répondre à l'insulte ; sa réponse fut des plus simples : « laissez-les s'agiter comme d'habitude ». Faut-il rappeler que peu avant il y avait eu celui de l'Opéra aussi copieusement anathémisé ? - souvenir d'enthousiasme : le jour où il me fait envisager la décoration de « Wozzeck » avec Boulez comme chef d'orchestre et Jean-Louis Barrault pour la mise en scène.

Un peu avant, le projet dont il me fit part d'une exposition à Paris des dix dernières œuvres du Titien (j'en ai conservé la liste) c'eut été une étonnante fête, et grave aussi, que ce rapprochement des tableaux d'une période sublime du plus grand des peintres. Des obstacles sans fin empêchèrent la réalisation de cet insigne projet. Et puis : amener à Paris dans l'enceinte du Palais Royal la statue équestre de Louis XIV exilée depuis trois siècles au fond du parc de Versailles, à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, offerte en punition de sa beauté aux injures du temps et au vandalisme des hommes. Depuis bien longtemps, les

connaisseurs de l'art baroque avaient demandé la protection de ce chef-d'œuvre... en vain.
#10

Dans un monde déserté par les dieux, il semblerait qu'il n'y ait place que pour *l'action, pour l'action, sans motivation d'un but*. C'est peut-être la pensée la plus douloureuse, celle qu'il faut surmonter.

Un pays spirituel n'est plus guère hanté que par quelques solitaires, mais elles sont encore là, ces « *Voix du Silence* », gardées par la volonté d'un homme pour qui l'action peut-être la sœur du rêve (contrairement à ce qu'en pensait le douloureux Beaudelaire) gardées par celui qui a pu écrire d'une main ferme ces mots « Dans le soir où dessine encore Rembrandt, toutes les Ombres illustres, et celles des dessinateurs des cavernes, suivent du regard la main hésitante qui prépare leur nouvelle survie ou leur nouveau sommeil ».

Et cette main, dont les millénaires accompagnent le tremblement dans le crépuscule, tremble d'une des formes secrètes, et les plus hautes, de la force et de l'honneur d'être

Mars 1973

#11